

CURRICULUM VITAE POSTHUME

Frédéric Jésus

J'ai commencé à exercer assez tôt, presque à mon insu, bien avant les diplômes en tous cas...

Au bout de quelques années, une sorte de bureau me fut attribué à cet effet dans un coin du premier sous-sol. Et là, couvert en toutes saisons d'au moins deux gilets de tricot et luttant sans héroïsme contre l'humidité qui saturait les murs de parpaing ripolinés de blanc, je me mis aussitôt à recevoir, de préférence sans rendez-vous, d'urgentes confidences.

Un lit sommaire était poussé contre un rideau de plastique qui imitait, par ses motifs pastoraux à base de bergers, de bergères, de bosquets lubriques et de flûtes de pan, le style inoubliable de la toile de Jouy. Derrière le rideau, des étagères en embuscade supportaient une collection d'objets aussi hasardeux que sans conséquence, sinon symbolique, pour ma pratique, tels que : bocaux de cornichons, trébuchet de pharmacien (avec ses poids), pompe à mazout, fémur humain en cours d'effritement dérobé dans un ossuaire villageois civil, disque de vinyle dit "trente-trois tours" portant gravure d'une symphonie animale et syncopée aux accents évocateurs d'images initiatiques plus tenaces que l'odeur du chlore sur la peau au sortir des piscines...

Mais l'essentiel était le lit. Autour de lui les propos s'organisaient, ceux des rêves et ceux des sexes.

Mes visiteurs arpentaient la moquette à grandes enjambées. Ils brassaient la tabagie ambiante en agitant du poing les projets spasmodiques que leur dictait sans trêve leur masculinité à cran. Pour finir, ils laissaient en vrac sur la couverture, parfois sur l'oreiller, entre deux mégots à peine éteints, les pauvres feuillets que leur imagination en fièvre avait noircis. Puis ils s'en allaient, furieux ou apaisés, persuadés sans doute que je savais pourquoi, ce qui était rarement le cas mais n'avait guère d'importance, ni pour eux, ni pour moi.

Quant à mes visiteuses, j'écoutais tout aussi assidûment les résolutions pathétiques que leur inspirait sans trêve leur féminité à cran... Puis venait l'instant fatidique où elles s'asseyaient au bord du lit en croisant les jambes et se mettaient à parler de leur maman ; aussitôt je n'entendais plus rien que le bouillonnement du sang dans le labyrinthe de mon corps. Le reste était à l'avenant.

Il était de bon ton à cette époque de ne jamais évoquer la guerre à laquelle chacun de nous, peu ou prou, devait pourtant la vie. Me croyant plus malin que tous, je tendais donc l'oreille avec une discrète ostentation et j'assurais percevoir l'écho des bottes et le choc des armées. J'auscultais la route, à chaque passage clouté, et je me redressais chaque fois plus blême, regrettant en secret de ne pas porter l'une de ces cravates noires dont j'aurais pu, d'un geste

fébrile pour grand-écran, dénouer l'étreinte. A défaut de mieux, je retournais me terrer dans mon sous-sol et j'attendais les visites, en taillant mes crayons et en roulant des cigarettes.

Un certain après-midi d'été que je me tenais ainsi, ligoté pour cause d'angine dans les replis de mon écharpe malgré la moiteur et l'orage qui excitaient plantes et insectes et les incitaient à envahir jusqu'aux bouches d'aération de ma cave, je reçus la visite d'un inconnu. Habillé jusqu'aux ongles en déserteur de l'armée de libération, il fuma la moitié des cigarettes que j'avais roulées et me laissa l'autre. Il m'observa pendant tout ce temps avec l'attention douloureuse qu'il devait d'habitude prêter aux miroirs, et il partit au bout d'une heure sans avoir desserré les dents, qu'il avait jaunes. Je repris ma somnolence et n'y pensais plus pendant quelques années. L'essentiel était qu'il m'eût bien payé pour ce service. Ce n'est que plus tard que je repenserai à cet instant comme à l'amorce du long dérapage que devint par la suite ma carrière et dont je ne devais rien contrôler d'autre que les mots pour le décrire et encore.

"Cherche ce que je viens chercher !". Tel était le message que, du fond de son silence, et sous sa forme la plus outrée, cet homme était venu à son tour me confier sur le formica de mon bureau. Avec mission annexe de ne pas me tromper, mais aussi l'idée trouble et désolante selon laquelle l'échec ou la réussite de mon investigation n'auraient guère plus de conséquences l'une que l'autre. Ce qui perturbait la motivation et dénonce assez exactement le genre de spécialiste en investigations dont ma réputation est affublée depuis tout ce temps.

Il me revient un souvenir d'enfance. Après le gigot-flageolets du dimanche midi, les convives passent aux fromages et s'extasient : "ah !", soupirent-ils d'aise — et j'estime la profondeur de leur ennui à la mesure du mien, insondable — "ah, rien ne vaut un bon vin avec un bon fromage !". Soit. Je lève le nez en l'air, le fil argenté de ma rêverie se laisse pendre en embuscade dans les mille feux du lustre qui pendouille du plafond ; il me revient porteur d'une autre image, format publicité pour enfants, celle d'une vache broutant placidement son pré le long d'une vigne, et aussitôt la bruyante alchimie de cette alliance entre le lactescent et le gros rouge célébré par les adultes se réduit à pas grand-chose, je le dis sans doute, mais tout le monde s'en fiche, nonobste et passe au dessert, vacherin casher ou tarte aux fraises, ma mémoire ici ne le dit pas.

Oui, voilà comment j'opère : par réduction de sens. Cela rassure en secret les âmes troublées, mais dérange les certitudes requises par la convivialité. Souvent par la suite mes clients m'enjoindront de parler, pour mieux jouir de leur pouvoir de me faire taire... C'est ainsi que j'ai peu à peu acquis, du fond de ma cave, la psychologie et peut-être aussi la morphologie d'une machine-à-sou sophistiquée, d'un moulin à paroles computérisé. D'un pantin dégonflable. Ce n'est pas joyeux, j'en conviens, mais il faut payer le loyer de l'existence, et je ne sais rien faire d'autre qu'éponger à la surface des reflets le spectre de l'échec qui, en les hantant, les souille.

"Cherche ce que je cherche !", trépignent-ils tous à leur façon et je les considère en somnolant, envieux du service que je leur rends. Car j'ai acquis mon titre et mes diplômes en

investigation en suivant à la trace les cours de deux écoles : l'une dont les maîtres prétendent que pour trouver il faut savoir ce que l'on cherche, et l'autre où l'on affirme que plus on cherche et moins on trouve. Je résume, bien sûr. Mais à peine. Pour ma part, en rédigeant cette manière de *curriculum vitae* posthume, à l'heure donc de l'inventaire, il me semble que j'en suis encore à chercher ce que j'ai bien pu perdre et que je suis encore bien loin de l'avoir trouvé. Quelle ironie si je finissais par découvrir que je n'ai rien perdu, sinon beaucoup de temps pour identifier ce rien !

Sur un mode plus optimiste, ou plus professionnel, je dois toutefois en revenir à l'idée classique selon laquelle la quête est l'objet même de la quête. Je suis d'ailleurs sorti premier de ma promotion après une série de variations sur ce thème imposé — alors même que se tenait le concours international du plus beau géranium dans le hall adjacent — mais la correction était effectuée par un collègue coopté de vétérans de l'investigation en cave, ce qui je crois ôte beaucoup de valeur à cette affiliation-là. J'y reviendrai, lorsque sonnera pour la millième fois l'heure du départ et de la mise à feu des diplômes. Ceci promis, je peux me résoudre pour l'instant à décrire les modifications que mon bureau du premier sous-sol eut à connaître au fil du temps du fait des pressions simultanées de l'administration et de l'expérience acquise.

Je n'exclus pas, pour ce faire, d'avouer au passage qu'il a dû m'arriver, çà et là, de m'adonner à l'agitation classique de quelques déménagements, je veux dire de passer d'un bureau du premier sous-sol à un ou deux autres, mais sans conséquence notable quant aux objets qui, en m'y suivant, les meublaient. C'est au prix, certes, de lancinants lumbagos que je mesurais comment me possédaient fondamentalement ces objets que je croyais posséder. Par leur présente constance au chapitre de mon décor, ils invalidaient derechef toute velléité de changement, et c'est à peine si j'ose signaler le clavier qui fit son apparition dès que je me mêlai de régler d'hypothétiques dettes en composant des hymnes. Tout, donc, se reproduisait à peu près à l'identique et je ne discernais rien de neuf, au réveil, parmi ce qui s'était accumulé dans la nuit.

Un observateur attentif aurait cependant pu noter l'insidieuse disparition de quelques-uns des attributs usuels de ma profession : coquillages de divination, stylographe à plume de vieil or, recueil de confessions compilées par un prêtre défroqué avec dédicace apocryphe, accordéon sommaire délivré par les comptoirs moscovites, lunettes polyédriques fournies avec la veste à frange, veste à frange de l'Ohio fournie sans résultats de l'autopsie, édition populaire et cartonnée de bandes dessinées abusivement attribuées à un aïeul anonyme, fémur humain en cours d'effritement dérobé dans un ossuaire villageois civil, collection de timbres d'orientation franchement coloniale, règle à calcul avec son étui découpé dans un uniforme bleu horizon, manuel d'initiation à la condition infantile africaine avec illustrations en noir et blanc, parapluie futuriste, un ou deux romans nocturnes, bouteille d'alcool prestigieux promise à quelque beuverie révisionniste, photographie en pied d'une amazone laissant paraître la passion qu'avait d'elle l'auteur du cliché et le désespoir de son cheval assoiffé sur la Place du Palais Royal, calcédoine du Brésil, jeu d'appeaux extorqué d'un viager solognot, seringues hypodermiques à usage unique, canevas représentant une vache broutant placidement son

pré le long d'une vigne, paire de fleurets dont un encore moucheté, autres coquillages de divination...

J'ignore également ce qu'il est advenu de la toile de Jouy, mais j'affirme que mon lit est longtemps resté étroit de sorte que les femmes qui y ont confié leur corps ne pouvaient nier que le mien s'y trouvait aussi, partie prenante pour ainsi dire du contexte. Il en va de même du bureau en formica, auquel l'administration n'a jamais découvert d'inconvénients, malgré les rapports dûment argumentés que je rédigeais dessus au moins chaque semestre pour en dénoncer les dimensions ambiguës. Et bientôt la présence du lit et la nécessité du bureau, ou l'inverse, s'enchevêtrèrent dans mon esprit, et il m'arriva de plus en plus fréquemment d'étudier un dossier ou de siroter un potage aux asperges dans mon lit, tout comme de me vautrer sur une femme les pieds dans le tiroir, la culotte sous le presse-papier et le soutien-gorge répandu parmi le courrier du matin.

N'est-ce pas là chose étrange et remarquable que, même pendant la guerre, l'administration — qui pourtant n'hésita pas à réquisitionner mes dossiers, mon stock d'ampoules de soixante watts et jusqu'à ma moquette — ne se mêla jamais de poser sa griffe sur ce lit ni sur ce bureau ? Je finis par voir en eux mes seuls attributs professionnels agréés, et voilà sans doute ce qui les a amenés à me suivre comme le maître suit son chien au fil de mes divers déménagements.

Parfois, lorsque les obligations de ma charge m'amènent à sortir de mon premier sous-sol, et à me rendre à domicile, ce qui se produit moins souvent qu'avant — mais avant quoi ? — , je me surprends à peine arrivé et soulagé de mon manteau et de mon écharpe à chercher la table et à chercher le lit. Mais je dois reconnaître que les clients sont bonne pâte pour la plupart et ne s'étonnent ni ne protestent de me voir préparer un café ou m'installer pour une sieste. Est-ce la peur ou l'intérêt qui les rend si aimables ? Enfin, je n'ai pas sur ce testament à porter de jugements de valeur sur mes congénères. Je n'ai à léguer que des faits.

Parmi ces faits, il y en a maintenant un nouveau, que je découvre avec stupeur et incrédulité au détour des lignes que je viens de tracer, et selon lequel ces lignes constitueraient un testament. C'est peu probable. Je suis mort depuis trop longtemps pour me mêler de fomenter le moindre complot, ou pour aspirer à quelque maîtrise dans la redistribution de biens que je dois surtout à la gestion de maux hypothécaires acquis de mon vivant à titre professionnel. La presse a abondamment relaté les fructueuses tribulations de mon syndicat, sans préciser toutefois que j'en avais démissionné depuis plusieurs années. Aussi vis-je reparaître il y a peu mon visiteur inconnu, aux dents toujours plus jaunes, insidieux dans son uniforme flambant neuf de vagemestre de l'armée de libération, et qui venait sans vergogne me réclamer son dû, papier timbré brandi à bout de bras à l'appui de sa réquisition. Il estimait écoulé le délai implicite qu'il m'avait laissé pour trouver ce qu'il cherchait, et il exigeait que les dividendes figurassent désormais au registre de mes comptes rendus d'activité. Si le mot de testament ne fut pas prononcé ce jour-là, c'est uniquement parce que je dormais encore au moment où il tournait les talons et ressortait de mon bureau comme il y était entré : saisi de mutisme, et plus encore, je suppose, de rancœur à mon égard et à celui de ma corporation.

Mais je ne perds rien pour attendre. Ni ne gagne beaucoup, d'ailleurs, quoiqu'il en pense. Car il est exact que mort, je le suis bel et bien devenu, professionnellement parlant. Le suicide est consommé et je ne regrette rien. Il me reste ce bureau et ce lit, et la vie continue, avec la plupart de ses signes extérieurs conservés intacts et même, je dois le constater non sans ironie, parfaitement opératoires. Il est vrai aussi qu'à cette enseigne j'ai conservé de mon diplôme une photocopie originale qui pourrait justifier, le cas échéant, que sous le dilettante transpire encore le patenté. Le port d'arme a jauni, périmé, mais le canon est astiqué, et le barillet exhibe des munitions au grand complet. On m'aura compris : je suis mort, mais point désarmé. Disposé à tous les face à face, et superbement délivré, plus que jamais, de cette obligation de résultats qui enchaîne le concessionnaire ès vérité à son client. L'occasion est douce qui me permet d'écrire cela, à l'heure où mes anciens collègues rédigent encore des manifestes qui sont déjà des testaments.

Et puis un beau jour d'été, de retour de la pluie, je ne vois plus le lit. Reste donc le bureau, et je décide aussitôt que cela suffit. Blanche et lisse comme une planète, une surface m'accueille toujours, moi et mes mots, où je répands mes coudes en vrac dès que revient le silence. Mais de silence il y a peu, dans et sur ce bureau, autour duquel désormais chacun se presse avec incandescence pour venir m'y narrer des histoires... de lit. L'absent fait fort, par le pouvoir d'évocation qui rayonne de la présence de son absence. A vrai dire, je n'en tire aucune lumière supplémentaire ; le plus renouvelé et le plus remarquable de mes efforts consiste bien souvent, comme avant, à lutter contre l'attraction du sommeil qui rôde sur mes paupières comme la mouche sur les lèvres du prophète paralytique et muet. Bref, dans ces cas-là, je fais bien plus que m'ennuyer ferme ; je suis quasiment héroïque face à sa majesté l'abrutissement, à peine ému par le reflet du néon sur une chevelure, là-bas, de l'autre côté du bureau. Dans d'autres cas, dont je me souviens moins, je suis très excité par la partie qui se joue dans la vie de mon vis-à-vis. Je prévois les coups, j'en propose d'autres, je suggère des méthodes de riposte ou de résistance passive, j'engage des paris sur les catastrophes affectives. Je joue aux échecs comme un escrimeur, et manie le fleuret pour rechercher le mot. Oui, et le soir même j'ai presque tout oublié. Pas fâché. Souvent épuisé de m'être tant démené, et je ne parle pas du téléphone qui me surine la patience avec ses stridences impérieuses en tous genres d'un bout à l'autre de la journée.

Mais je suis gentil-poli, et à tous je réponds toujours, rarement par un silence, parfois par quelques gros mots, jamais d'injures — sauf sur la voie publique, devoir civique oblige — et tous repartent plus ou moins satisfaits, plusieurs même en redemandent. Peut-être trouvent-ils mes tarifs abordables ? Ou encore les uns apprécient-ils que je les laisse parler jusqu'à ce qu'ils se taisent, et les autres que je les laisse se taire jusqu'à ce qu'ils parlent. Tous conscients, bien plus que ravis, de s'engager dans un commerce de mots qui à défaut de lit les laisse sur la paille. Moi comme eux, d'ailleurs ; mais cela, ils l'ignorent, sauf peut-être l'autre abruti de militaire qui compte les jours qui le séparent de la retraite et vient de temps en temps me ricaner aux yeux de toutes ses dents jaunes. Il ne réclame plus rien, il ricane seulement, et moi avec lui car j'avais prévu de longue date qu'il viendrait ricaner ainsi, sous prétexte de me fourguer son lit de camp, désormais inutile, et la couverture qui va avec. Or il n'est déjà plus

question, ni que je m'endorme, ni que je m'éveille, ni surtout que je fasse une différence entre ces deux actions qui, on le sait, n'en sont qu'une.

Et voici qu'un beau jour de fin d'hiver, entre deux canicules, je ne vois plus le bureau. Je n'irai faire croire à personne qu'au spectacle de cette pièce désormais glabre je sois resté de marbre. Dans la perspective d'une telle échéance, j'avais plutôt tourné à fond les boutons du grave et de l'aigu sur le registre de l'excitation. Mais comme les fins déménageurs, pour mieux souligner leur zèle, avaient aussi coupé l'électricité, l'amplification des effets scéniques s'en est allée puiser directement à la source de mes batteries intérieures. J'ai ainsi pu vérifier la disponibilité des stocks d'énergie constitués au fil de cette longue, très longue initiation à rebours où, oscillant de l'ascétisme à l'ivresse, de l'espoir à la désillusion, j'ai senti s'accumuler sur les spires produites par ma tréfilerie intime une tension sans pareil.

Je ne peux dissimuler le rythme soutenu auquel, toutes ces dernières années, j'ai dû battre et rebattre le tambour pour en arriver là. Ni qu'il m'a fallu activer fiévreusement ma propension à rédiger à tous propos notes de synthèse, rapports d'étape et autres projets de circulaires confidentielles. Ni que j'ai diffusé à des destinataires choisis pour l'hostilité viscérale qu'ils me vouaient des études stratégiques aux objectifs retors, épais documents portant en annexe des reproductions annotées d'extraits de cartes d'état-major et, le cas échéant, pour mieux les inquiéter, une version pré-nécrologique et franchement tonique de mon *curriculum vitae*. Que j'ai multiplié, aux marches du palais, les démarches sans issue destinées à mettre les gardes-chiourmes dans l'embarras et les objecteurs de conscience dans ma poche. Que j'ai annoncé à mes anciens clients, incrédules, et à mes nouveaux clients, circonspects, et — non sans quelques jubilations narquoises de part et d'autre — laissé annoncer par leurs agences les perspectives de ma désertion, que je proclamais proche, des rangs des brigades du renseignement.

J'ai acquis à ces jeux là des nerfs d'acier. Mieux encore, j'ai fini par porter crédit aux informations, rares mais significatives, que diffusait à mon sujet la gazette des marraines de guerre. Je me désintéressais des évolutions des troupes sur la ligne de front ? Très bien ! Les drapeaux étaient en berne dans ma ligne de mire ? Parfait ! Je n'avais plus l'oreille des alliés, ni celle des ennemis ? Toujours mieux ! Je ne pouvais plus rien pour personne ? Qui peut le moins sait le plus !

C'est dans ce climat de débâcle professionnelle que j'ai secrètement, quasi mentalement, constitué d'une saison à l'autre quelques fonds de dossiers torrides, gonflés à l'air liquide, transversaux en diable et susceptibles en tous cas, que je le veuille ou non, d'ouvrir des brèches dans l'ordre des choses ouvertes à ma compétence.

Il faut croire que le maître de l'ordre des choses a fini par délivrer son blanc-seing à ce projet de mise en œuvre du désordre puisque me voici dorénavant muni, pour officier, de l'équipement de rêve : un bureau sans bureau. Sol en béton brut, murs de parpaing jaunis par la nicotine et les années — et sur lesquels subsistent les étagères du temps jadis, en hommage aux objets disparus qu'elles soutinrent — , et plus vraiment de porte. Je vais enfin pouvoir

recevoir mes visiteurs en me consacrant à l'essentiel : le sens de leur présence et de la mienne en ces lieux, et les conséquences pratiques qui en résultent sur les plans social et militaire. L'absolue nudité des lieux ne peut que favoriser ma concentration et ma disponibilité. Je suis libre de ne pas m'évader de cette pièce. Je m'assieds à même le sol, et j'attends de mes visiteurs qu'ils se satisfassent de pouvoir en faire autant. Plus de trace de diplômes, ni de photocopies de diplômes, ni même des cendres noires qu'il reste d'eux après que je leur aie dédié ma dernière allumette. Les seuls objets qui subsistent ici sont le bloc de papier et le crayon grâce auxquels je peux consigner en temps réel l'état des lieux, l'essence du patrimoine et ce qu'il reste des discours à la dernière étape de la distillation des mots.

Papier et crayon ! Tels sont bien les outils absolus de la liberté ! Ceux par lesquels le prisonnier échappe aux coordonnées de sa prison. Par lesquels le mort s'affranchit des conditions du mausolée. Le guérisseur des tentations de renouer avec la maladie. Et le soldat de la volonté de vaincre.

Quel dommage de devoir subir si tôt le pouvoir d'évocation de ces derniers mots ! L'homme aux dents jaunes, qui semble avoir repris du service comme mercenaire dans l'armée des déserteurs, vient de s'engouffrer dans la pièce. Premier et unique client de cette nouvelle aube, il n'a pas eu à combattre pour s'imposer. Il fouille ses poches, se racle la gorge et crache dans un coin, puis pointe son fusil dans ma direction. Pour la première fois, j'entends le son de sa voix : "Ton crayon, et plus vite que ça !".

FRÉDÉRIC JÉSU

HISTOIRES BRÈVES
Curriculum vitae posthume - 1990

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : frederic-jesu.net

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0272-9